

# RÉMANENCE

03:19



ADRIEN VANACKER

Adrien Vanacker

Rémanence

*03:19*

© Adrien Vanacker, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1977-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**“Qui contrôle le passé contrôle l’avenir ; qui contrôle le présent contrôle  
le passé.”**

*George Orwell, 1984*

## Avant-propos

On aime penser que notre vie se résume à nos souvenirs, ce qu'on raconte entre amis, ce qu'on publie sur internet, ce qu'on écrivait autrefois. Mais les temps ont changé. Nos vies se résument aussi à ce qu'on laisse derrière nous sans le vouloir : des traces, des passages, des factures, des badges, des vidéos, des historiques, des données qui ne disparaissent jamais.

C'est de là que vient l'idée de ce roman. Je voulais raconter une histoire où le danger ne vient pas d'un ennemi évident, mais d'une routine qu'on finit par accepter. Un process, un mot rassurant. Mais il suffit que quelqu'un décide de l'appliquer à la lettre pour que des vies changent.

Dans Rémanence, pas de héros. Il y a juste Adrien, François, Maxime, Nabilia et Valentin. Des gens bien, avec leurs faiblesses : ils doutent, se trompent, ont peur, se disputent, se protègent. Ils se battent contre la peur d'abandonner, de penser que tout est joué d'avance. La rémanence, c'est ce qui reste après la fin, une image persistante, un son qui continue, un détail qui ne veut pas partir. Dans ce livre, la rémanence, ce sont les traces qu'on pensait inutiles, des horaires qui hantent. Ce sont des noms de dossiers, des lignes sur un badge, des habitudes que plus personne ne voit. Ce sont les liens entre les gens, leurs amitiés, leurs colères, leurs promesses.

Je voulais que cette histoire soit proche de nous. Pas dans le futur, mais dans un monde comme le nôtre : des parkings, des bureaux, des entrepôts, des cafés qu'on boit vite fait, des endroits où l'on va tous les jours sans penser que quelqu'un peut nous suivre à la trace. Ce roman ne donne pas de leçons, il pose juste une question : Quand est-ce que la protection devient du contrôle ? La réponse est dans les choix des humains qui créent et utilisent ces outils, ceux qui disent non.

Rémanence raconte ce non, un non risqué, un non qui coûte, mais qui rappelle que tant qu'il y a des gens qui se battent, tout n'est pas perdu. Si ce livre vous donne envie de faire attention aux traces que vous laissez, alors j'aurai réussi mon pari. Le reste, c'est à vous de voir.

# Chapitre 1 -

## Opération au crépuscule

Raclées par le vent, des tourbillons de poussière se formèrent et frappaient le pare-brise avec insistance. Dans le vieux camion bâché, une odeur persistante de métal chaud, d'huile et de café froid flottait depuis des heures, un parfum familier de fatigue. Adrien tourna machinalement son poignet gauche, faisant craquer le velcro de sa montre portée à l'envers. 03 :11, encore huit minutes. À 03 :19, il devait agir, six minutes plus tard, à 03 :25, tout devait être terminé. Adrien inspira profondément, sentant le goût du sable sur sa langue.

— On est à l'heure, pour une fois. Même pour un anniversaire, c'est du jamais-vu, exprima-t-il, un sourire en coin.

À ses côtés, François conservait son sérieux légendaire, mais un léger frisson parcourut ses épaules massives. Comme une montagne qui s'étire après une longue nuit.

— J'ai oublié le cadeau. En revanche, j'ai des bougies spéciales, du calibre 5,56. Ça compte ?

— Tant que tu ne chantes pas, moi, ça me convient, répliqua Adrien.

Maxime, de son côté, serrait sa tablette contre sa poitrine comme s'il s'agissait d'un texte sacré.

— Je note dans le rapport, le commandant a trouvé son humour au rayon farces et attrapes et François se découvre une vocation pour la pâtisserie.

— Ajoute que tu te maries avec ta tablette, lança Valentin. On pourrait même ouvrir une cagnotte pour votre lune de miel, a-t-il ajouté en essayant de contenir son fou rire derrière sa main. En revanche les gars, excusez-moi, mais le gluten et moi, c'est une histoire compliquée, si je vous couvre depuis le parking, ça vous va ? a-t-il poursuivi avec un petit sourire en coin.

Nabilia ajusta la sangle de son fusil d'un geste automatique.

— Tu veux dire que tu protèges surtout ton estomac, Val. La dernière fois que tu as vu un cupcake, tu l'as attaqué comme si c'était une mission prioritaire.

— Et j'ai neutralisé la menace, opération sucrée, mission accomplie avec

succès.

Valentin tapota l'épaule de Maxime.

— Hé, au fait petit, pense à mettre tes mots de passe en « 1-2-3-4 », hein. Comme ça, je pourrai me connecter si tu tombes dans les pommes.

— Tu utilises toujours « Valentin123 » comme mot de passe, toi, non ? répliqua Maxime sans lever la tête.

— Calomnie, s'exclama Valentin, un sourire en coin. Au fait, plus sérieusement, pense à passer le drone en mode restreint, ajouta-t-il.

— C'est fait, comme ta croissance, glissa Maxime.

Ils se mettent à rire en chœur, une façon comme une autre de réduire le stress avant une opération à risque.

Adrien leva la main, esquissant un compte à rebours silencieux. Deux doigts, puis un. Dans le calme qui s'installait, les bruits de la nuit reprirent doucement possession des lieux : un chien qui aboyait au loin, la respiration saccadée de Maxime qui finit par se caler sur celle des autres. Il inspira profondément, laissant le monde entrer en lui et s'échapper sans l'ébranler.

— Top, lança Adrien.

Les portières s'ouvrirent avec un léger grincement. Une bouffée d'air frais, presque coupante, leur fouetta le visage. L'entrepôt qu'ils surveillaient depuis un moment se dressait au bord de la route secondaire, sa tôle grise paraissant s'ennuyer à mourir. Pourtant, dans la pénombre, certaines formes semblaient les observer.

Adrien ferma les yeux une seconde, imaginant le plan qu'il avait mémorisé : deux pièces au rez-de-chaussée, un bureau perché en mezzanine, et cette fameuse porte arrière donnant sur un terrain vague. Les lumières qui filtraient trahissaient une présence à l'intérieur. Pas une foule, non. Juste ce qu'il fallait pour que les choses dérapent.

— Notre spécialité, souffla François.

— La tienne surtout, taquina Nabilia.

Ils progressèrent en formation triangulaire, chacun gardant ses distances, leurs fusils dessinant comme une ligne de texte qui mènerait au point final de l'histoire. Sur la gauche, Nabilia se blottit derrière un empilement de palettes, à droite, Valentin balaya l'angle mort avec sa lampe torche, le faisceau était précis,

sans débordement. François menait l'avancée, les épaules massives, la démarche lourde mais étrangement silencieuse, un contraste que lui seul semblait maîtriser.

— Hippopotame discret en vue, glissa Maxime.

— Je t'entends, le poète, répondit François sans se retourner.

— Nord : sentinelles en vue, une cigarette, un téléphone, ils jouent probablement à un jeu débile, murmura Maxime.

— Ils vont déguster, grommela François.

Adrien posa une main légère sur l'épaule de son capitaine.

— Discrétion.

— Je chuchote en 5,56, bougonna François.

— Et tu laisses le silencieux parler, conclut Nabilia.

Ils arrivèrent à la porte de service. Une tôle fine, trois charnières, verrou intérieur. Adrien colla l'oreille, entendit seulement un ronron électrique et une voix lointaine. Il sortit son kit de crochetage, glissa la lame sous le pêne, sentit le métal céder avec une résistance pudique. La porte s'ouvrit d'un centimètre, des odeurs de solvant et de poussière se firent sentir.

— En voilà une idée qu'elle est mauvaise, marmonna Valentin entre ses dents.

— Deux à l'intérieur, ils font leur petite ronde tranquille et dans trente secondes, l'un d'eux va venir se soulager, chuchota Maxime.

— Charmant programme, je passe mon tour, merci bien, ironisa Valentin.

Ils s'infiltrèrent à l'intérieur avec la synchronisation parfaite d'une équipe qui se connaît par cœur. Adrien répartit les rôles.

— François à droite pour surveiller le couloir, Nabilia en couverture, Valentin avec moi, Maxime, reste à l'entrée, tiens-toi prêt à plonger le bâtiment dans le noir et à brouiller les communications.

— Et si tu pouvais faire taire Valentin cinq minutes au passage, glissa Nabilia dans son micro.

— Je facture en boisson énergisante, répondit Maxime sans quitter son écran des yeux.

Le premier garde arriva en bâillant, déjà occupé à déboutonner son pantalon. François l'intercepta d'une prise rapide à la gorge, le fit basculer sans un bruit et

le déposa délicatement au sol. Peu après, le second patrouilleur fit son apparition, trop sûr de lui pour remarquer quoi que ce soit. Nabilia le neutralisa d'une clé qui n'eut même pas le temps de froisser sa chemise.

— Doux comme un oreiller, commenta Valentin.

Ils progressèrent jusqu'à la grande salle. La mezzanine surplombait six caisses numérotées, dans un coin, des rouleaux d'emballage attendent d'être utilisés. Adrien nota mentalement chaque détail, sur la passerelle, trois silhouettes s'agitaient sous la lumière vacillante d'une lampe, son oreillette crépita soudain.

— Commandant, les deux types dehors commencent à s'impatienter, indiqua Maxime.

— Qu'ils fassent la queue, grogna François.

— François, tu prends la mezzanine. Nabilia, couvre-le. Valentin, reste avec moi en bas. Max, éteins tout à mon signal, ordonna Adrien.

— Reçu.

— Et pas de chansonnette cette fois, ajouta Valentin.

— Tant pis pour ton récital, répliqua François.

Adrien leva la main.

— Maintenant.

L'obscurité tomba d'un seul coup, comme si quelqu'un avait tiré un rideau d'un geste sec. Une exclamation étouffée, puis un juron. Les trois hommes se levèrent dans la confusion, l'un d'entre eux s'heurta bruyamment contre une chaise. François était déjà sur l'escalier, montant les marches deux par deux avec une agilité surprenante malgré les grincements métalliques qui trahissaient sa progression. Nabilia tira deux rafales courtes, non pour blesser, mais pour semer la confusion. Adrien atteignit les caisses, ses mains ne rencontrant uniquement du vide. Rien que des emballages, des restes. Pas de trace des armes qu'on leur avait promis de détruire.

— On arrive toujours trop tard, murmura-t-il, d'un ton amer.

— Ils nous ont laissé que les emballages, bougonna Valentin.

À l'étage, François avait déjà coincé le premier homme contre la rambarde, désarmé le second d'un mouvement fluide, un ballet violent maîtrisé par des années d'entraînement.

— On peut discuter ? demanda-t-il de façon ironique.

Le troisième sortit un téléphone, mais Nabilia tira dessus et l'appareil vola en éclats comme un insecte de métal.

— Mode avion activé, lança-t-elle.

— Par contre, faudra soigner l'atterrissage, enchaîna François.

— Max, brouille toutes les sorties, ordonna Adrien.

— C'est fait. Et... commandant, j'ai un ping de géolocalisation il y a dix minutes. Quelqu'un a transmis un paquet.

— Quel genre de paquet ?

— Impossible à dire. Crypté, mais volumineux.

— Comme l'ego de Valentin, gloussa Nabilia.

— Merci du compliment, répliqua Valentin.

Adrien sentit la mission lui échapper. On leur avait parlé d'une cellule terroriste, de stockage d'armes, de neutralisation. Mais ce qu'ils avaient découvert n'était qu'un théâtre dont le rideau s'était levé trop tard. Les acteurs avaient fui, laissant juste les traces d'une histoire qu'on les avait forcés à croire.

Il monta lentement l'escalier, laissant la scène se révéler à lui. Le premier homme l'insulta en français avec un accent marqué, mais parfaitement compréhensible.

— Vous êtes des chiens de l'État.

Adrien ne répondit pas, il le regarda droit dans les yeux. Il y voyait plus de peur que de haine. Et, derrière cette peur, autre chose.

— Où est votre chef ? demanda Adrien.

— Dehors, loin. Très loin.

— À quoi servaient ces caisses ?

— À vous attirer, un mince sourire se dessina sur ses lèvres. Et ça a fonctionné.

— On aurait préféré l'inverse, grogna François.

En bas, Valentin fouillait déjà avec une efficacité méthodique.

— Commandant ? J'ai des tickets de péage d'hier soir, direction sud-ouest.